

Au diable les gouvernements !

Cinquante-troisième Année. — N° 147

VENDREDI 17 SEPTEMBRE 1948

REDACTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145 Quai de Valmy,
Paris-10^e C.C.F. 5561-76

FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
AUTRES PAYS
1 AN : 650 FR. — 6 MOIS : 325 FR.
Pour changement d'adresse, joindre 15 francs
et la dernière bande

Le numéro : 10 francs

« L'Anarchie
est la plus haute
expression de l'ordre. »
(Eliade Reclus.)

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

LUTTONS POUR NOTRE LIBERTE économique et sociale !

Le malade agonise normalement

P OUR l'habitant de Sirius, l'agone d'un régime sur notre pauvre terre ne doit être rien moins qu'un phénomène naturel. La distance lui permet un certain détachement : ce n'est pas lui qui reçoit les coups de griffe des dernières convulsions. En ce sens, et s'il aime les choses bien faites, il a tout lieu d'être satisfait : la Quatrième République, démocratique et parlementaire, agonise normalement ; il n'y a guère là place pour l'inattendu.

Certes, si l'on se fiait à la succession des ministères, on pourrait penser qu'il y a toujours du nouveau sous le soleil politique. En fait, il n'en est rien. Les gouvernements se succèdent et se ressemblent. M.R.P., S.F.I.O., R.G.R., s'évertuent à toutes les combinaisons possibles et imaginables, comme un apprenti-cambrioleur qui cherche à trouver la clé du coffre. Une solution échoue, on en reprend une autre. Mais ce sont toujours les mêmes hommes : Schuman, Marie, Moch le matraqueur, Ramadier, et d'autres habitués. Les communistes demeurent dans l'opposition, et les parlementaires sympathisants gaullistes dans une expectative plus ou moins hostile.

Le thème essentiel de toutes les convulsions, de tous les renversements, demeure aussi le même : les radicaux et leurs amis veulent faire payer le peuple pour sauver le capitalisme ; à

(Suite page 4.)

Action directe contre les politiciens

Tandis que la production est au niveau d'avant guerre, la situation du travailleur empire chaque jour.

Les chefs politiques et syndicaux se moquent de leurs promesses. Le régime parlementaire patage dans la pagaie. Les crédits militaires passent avant le ravitaillement. Notre bifteck est sacrifié à la cuisine électorale.

BILAN de la IV^e République

13 gouvernements.

Les prix à l'indice 17, les salaires à l'indice 8.

La liberté défendue par les valets radicaux et les aventuriers R. P. F. est celle des profiteurs du commerce et de l'industrie, des colonialistes et autres exploités.

LEUR liberté c'est VOTRE esclavage.

Socialistes et M. R. P. ont, pendant trois ans, bloqué les

salaires, voté 400 milliards annuels de crédits militaires, matraqué les ouvriers et prolongé les massacres coloniaux.

Les communistes, après avoir fait « retrousser les manches » (production ! production !) ont tendu la main à tous les ennemis des travailleurs. Ils épuisent les énergies ouvrières dans des grèves purement politiques qu'ils ma-

nœuvrent et étouffent au besoin.

CAMARADES !

L'Etat, gaulliste, triforniste et stalinien vous laissera crever.

Les Anarchistes vous invitent à la lutte pour :

— L'échelle mobile des salaires.

— Les 40 heures.

— L'écrasement de la hiérarchie des salaires au profit des ouvriers.

— La suppression des crédits militaires et la fin des guerres coloniales.

Cette lutte est le premier pas vers votre affranchissement et une vie meilleure.

Rompes avec la politique, et par votre action, balayez vos exploités.

La grève gestionnaire vous en donnera le moyen !

Grâce à elle, vous pourrez exercer votre contrôle sur la production et la distribution !

LETTRE d'un révolutionnaire

« De quel droit décrivez-vous celui qui ne pense pas comme vous est en dehors de la Révolution ? La Révolution n'est pas la propriété d'un parti. La Révolution est la maison de tous ceux qui désirent une humanité plus heureuse et meilleure. Elle est donc ma maison aussi, mais son atmosphère ne saurait être viciée par un groupement qui veut partager les hommes entre bourgeois et communistes. C'est pourquoi j'ouvre la fenêtre ; au besoin je suis prêt à casser les vitres pour pouvoir y respirer. Car nous sommes quelques-uns qui avons le devoir de rester dans le domaine de la Révolution, mais en tant qu'hommes libres... »

Il n'est pas question ici de privilèges, mais du droit que possède chacun de garder sa liberté intacte. Pour les penseurs, ce droit devient un devoir. Car quelle espèce de pensée est celle qui se laisse enrégimenter ? La pensée d'un parti, la pensée d'une école sont autant d'instruments d'oppression. Depuis des siècles, l'esprit s'efforce de rompre ces liens. Après chaque entrave tombée, d'autres surgissent, après les liens de la vieille Sorbonne défilante et royaliste, voici les liens de l'Université laïque républicaine ; après les chaînes, les liens noirs, blancs, rouges sont tous pareils et notre premier devoir est de ne pas tolérer aucun... »

(Extrait d'une lettre de Romain Rolland à Henri Barbusse.)

INDOCHINE 1948

Nous publions ci-dessous en extenso une lettre d'un soldat d'Indochine, aujourd'hui hélas disparu.

Cette lettre est rigoureusement authentique. Elle se passe de tout commentaire.

Kena-Bong, le 1-3-48.

Ma chère Jacqueline,

Le temps est d'une monotonie grise qui, à la longue, est vraiment déprimante. Aussi mon état d'esprit est lui aussi au noir. Hier, crise de palu, cela doit y être aussi pour quelque chose, ce qui est sûr c'est que la quinte est

amère et que les alternatives de chaud et de froid n'ont rien d'agréable et de plus j'ai une dent qui m'ennuie. C'est complet.

Egoïstement, je te confie tous mes maux. Non vois-tu je t'écris pour me changer les idées, qui, depuis quelque

de la véracité des faits que je te rapporte. Déjà, à cette époque, je me suis élevé résolument contre cet état de choses et d'autres partageaient mon point de vue.

Si je t'écris tout cela aujourd'hui, après avoir longtemps hésité à t'attris-



temps, tournent dans un cercle vicieux auquel je ne trouve aucune issue. J'en ai maré de la guerre, de la tuerie et, de ce fait, je suis en désaccord avec tout le monde ici. Sur ce sujet-là seulement.

Pour te donner une idée du genre d'altruisme pratiqué à la colonie, je vais te dire ce que j'ai appris voici quinze jours, au cours d'un voyage à Qu-Yout : Nous étions arrivés trois Européens à 4 ou 5 heures là-bas. Il y a un poste occupé par des Marocains « 6^e R. T. M. ». Les Français qui sont avec eux, en l'occurrence un adjudant, deux sergents-chefs et du même fretin, nous racontaient, au cours du dîner pris en commun, les exploits de leur glorieuse unité durant l'offensive française d'automne en moyenne région (octobre à janvier). A chaque village pris, les tirailleurs violaient les femmes, jusqu'à 50 types pour la même. Dans certains cas, ils les tuaient après ; des enfants ont eu la tête écrasée contre les murs des maisons. Toujours d'après les sous-off du 6^e R. T. M., un sergent français aurait tué de sa main 427 femmes en leur coupant la tête avec un coupe-coupe annamite.

En d'autres endroits, notamment à Hanoi, en décembre 46, j'ai été le témoin d'actes de salété, exécutions sommaires de prisonniers, de femmes et quel-quefois d'enfants, pour ne pas douter

ter, c'est que je ne veux pas, s'il m'arrive quelque chose ici, que tu puisses croire que je suis tombé pour un idéal quelconque. La plus grosse saloperie de ma vie restera toujours l'Indochine. De plus, souviens-toi que la réalité et la version officielle en matière de colonie n'ont absolument rien de commun.

Ma petite Jacqueline, méfie-toi des grands mots : Patrie et Gloire. Méfie-toi surtout de ceux qui veulent absolument faire ton bonheur, l'envers de la façade ne ressemble pas souvent à ce que l'on te promet (De Gaulle).

Je vais finir. Tu sais maintenant ce que je pense.

Bons baisers.

Ton frère : ANDRE.

P. S. : Si la censure lit cette lettre ! ?

Pour se garantir contre le brigandage organisé par une centaine de malfaiteurs exploitant la bêtise humaine, l'Europe toute entière entretient des armées permanentes, enlève ses hommes au travail utile et fécond et jette toutes ses forces, toutes ses ressources dans un gouffre sans fond.

CAMILLE FLAMMARION.

L'ETAT : ennemi public n° 1

A l'heure où nous mettons sous presse, nous ne connaissons pas le plan financier de Queuille. Mais nous pouvons affirmer qu'il reprendra l'éternelle formule du tour de vis fiscal, et augmentera le prix de ses services.

C'est-à-dire : faire payer davantage celui qui gagne le moins et ménager les gros revenus.

Le résultat sera certainement une nouvelle vague de hausse suivie péniblement et de loin par une légère augmentation des salaires. L'écart entre les prix et les salaires va encore s'élargir, et l'inflation devenir continue.

Et chacun de se demander où nous allons ?

Et chacun de chercher anxieusement un « sauveur ».

Le petit commerçant s'accroche à de Gaulle dans lequel il espère trouver l'homme capable de sauver son tiroir-caisse. De leur côté, beaucoup d'ouvriers mettent toute leur confiance dans le parti communiste. Les uns et les autres se trompent. Il n'y a plus d'espoir et quoi que l'on fasse, personne n'empêchera la faillite totale et définitive du capitalisme.

Faut-il rappeler encore une fois que toutes les mesures financières et éco-

nomiques ne peuvent qu'aggraver la situation ?

Que signifie une augmentation d'impôts ? Une augmentation du coût de la vie. Et tout est à recommencer.

Que signifierait une nouvelle dévaluation du franc, dévaluation à laquelle le gouvernement se verra peut-être bientôt acculé ?

Exactement la même chose.

Tous ceux qui gouvernent et tous les aspirants au pouvoir le savent ; et certainement mieux que nous !

Nous n'en voulons pour preuve que le vide sonore de tous les « programmes » présentés, soit par de Gaulle, soit par Thorez.

Ils évitent tous deux de se hasarder sur le terrain dangereux des prévisions ; par contre, ils attaquent et critiquent toutes les mesures que prennent leurs concurrents, mesures qu'ils prendront eux-mêmes s'ils arrivent un jour au pouvoir, parce qu'il n'y en a pas d'autres.

Il n'y a rien que...

A moins que la faillite étant définitivement consommée, on se décide alors, à faire appel à l'huissier.

Et cet huissier sera botté et casqué...

Ce qui se passe en Chine actuellement, ce qui s'est passé dans les pays balkaniques, en Allemagne et en Autriche, après la guerre de 14-18 : l'inflation massive, monstrueuse, c'est-à-dire en fait la disparition totale de la monnaie se prépare en France.

Elle devient de plus en plus inévitable. Et ce sera alors l'échange des billets contre une monnaie « forte ». Forte de l'appui d'un pouvoir policier sans borne.

Nous serons tous tombés au niveau d'hommes-robots muets, passifs, courbés. La victoire de l'Etat est à ce prix.

Car les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

La banqueroute financière provoque l'apparition, sur le plan politique, du héraut « sauveur », du prolétarien « providentiel », du mégalomane assouffé de grandeur.

Où bien de l'Etat-Dieu, aussi froid, aussi inhumain, aussi laid.

Voilà ce que attendent les peuples qui ne veulent pas comprendre que les gouvernements, et les Etats, quels qu'ils soient, sont les ennemis publics n° 1.

J. C.

AU FIL DES JOURS

LES CHANGES ET LES ECHANGES

LES systèmes monétaires sont tellement simples, les changes tellement rationnels, que de plus en plus... on cherche à s'en débarrasser.

La Colombie, par exemple, vient de mettre au point une série d'accords de libre échange avec l'Angleterre, les Pays-Bas, la France, la Suisse et la Suède.

Officiellement ce système est destiné à pallier à la pénurie de monnaie étrangère.

Dès lors on se demande à quoi peuvent bien servir ces monnaies !

KOTIKOV ACCUSE

« Les officiers et soldats français chargés d'escorter les policiers allemands étaient très... »

(Suite page 2.)

CULTURE ET RÉVOLUTION

Problèmes essentiels

L'ECONOMIE DES TEMPS NOUVEAUX

La prise au tas

L'UN des aspects les plus frappants de la société actuelle nous est donné par l'apparition sous une forme aberrante de ce que sera l'économie du demain.

La distribution gratuite des richesses diverses, destinées à des fins homicides, pourrait en effet s'effectuer à des fins constructives. Et il ne s'est pas encore trouvé un seul économiste capable de prouver le contraire.

L'Amérique, par exemple, se voit obligée d'exporter gratuitement, de donner son excédent de production.

Pendant la guerre, elle a armé, habillé, nourri quelque quinze millions d'hommes, et malgré ces énormes gaspillages, sa production pendant les hostilités a plus que doublé !

Ce fait économique a été pressenti depuis longtemps déjà par le socialisme en général, qui a illustré avec la phrase fameuse « La prise au tas » l'image brutale, certes, mais qui contient de profondes vérités.

Nous avons démontré dans ces colonnes que la gratuité appliquée aux transports (1), loin d'être un fardeau supplémentaire, serait la source de nouvelles richesses.

C'est donc une première réalisation de la « prise au tas ».

*

L'abondance

Si la production autorisée des machines à vapeur de nombreux services, elle est encore loin de suffire à la satisfaction de tous les besoins.

Nous ne sacrifierons pas au mythe abondantiste. S'il y a assez d'acier pour faire des canons, ou des locomotives, rien ne prouve, par contre, qu'il y a assez de textile et de blé pour nourrir et habiller l'ensemble de la population humaine. Nous pensons que la production, même libérée de toutes les entraves du profit, serait tout à fait insuffisante, s'il fallait subvenir aux besoins des 800 millions d'Asiatiques affamés, depuis toujours !

Mais sans aller aussi loin et en restreignant le cadre de notre propos à la France, nous sommes certains qu'une quantité considérable d'objets et d'articles de toutes sortes ne sont pas, et ne seront pas, pendant de nombreuses années en quantités suffisantes. Et à l'origine dans une période révolutionnaire.

La richesse des vitrines surchargées est toute d'apparence, et il est probable que si chaque individu avait seulement le nécessaire, elles se videraient immédiatement.

Certes, il y a des machines capables de fabriquer avec une main-d'œuvre insignifiante tant de milliers de paires de souliers par jour. Mais, nous n'oublions pas que la vache ne s'occupe pas de progrès techniques et exige toujours cinq ans pour être utilisable ! Il ne faut pas nous laisser induire en erreur. Il ne faut pas croire que l'ère de l'abondance absolue est ouverte. Mais il est raisonnable de penser que le progrès, enfin libéré de l'esprit mercantile et de toutes les contradictions qu'il provoque, pourrait assurer rapidement à tous une richesse matérielle infiniment supérieure.

*

Gratuité et échange

La distribution ne signifie pas et ne signifiera jamais gratuité. Elle a l'apparence de gratuité. En fait, même en ce qui concerne la libre disposition

des moyens de transport, la société tout entière paye par son travail.

La gratuité absolue ne saurait exister. D'une façon ou d'une autre, celui qui reçoit doit donner.

Il y a donc échange.

Je donne à la société tant d'heures de travail par an ; en retour, la société pourvoit à tous mes besoins.

Il apparaît donc indispensable que tout homme puisse fournir la preuve qu'il a donné ou bien qu'il est dispensé de donner (enfants, retraités, malades, etc.) ; un procédé pratique d'échange apparaît indispensable.

Dans une société libérée ou primitive, ces procédés sont inutiles. Mais dans notre monde moderne complexe et hautement industrialisé, il s'impose. Force nous est donc bien d'admettre UN SYSTÈME DE REPRESENTATION DES RICHESSES, qui permettra à chaque consommateur d'obtenir son dividende social garanti par la production, ceci dans le maximum de liberté.

Procédés et moyens

Divers procédés s'offrent à nous : tickets, carnet de consommateur, monnaie de consommation « périssable », bons, etc.

Peu nous importe les mots.

Ce qui importe avant tout c'est : 1. Que le procédé soit assez souple pour sauvegarder la liberté de choix de chaque individu ;

2. Qu'il soit épuré et applicable uniquement aux biens de consommation, afin d'éviter toute possibilité de retour des forces oppressives et en particulier d'une nouvelle forme capitaliste.

Ce deuxième point requiert notre attention.

Dans une société libérée, tous les moyens de production et de distribution appartiennent à la collectivité qui charge les associations et coopératives diverses d'en assurer la gestion.

La circulation des signes représentatifs serait donc limitée aux objets et articles de consommation.

Les matières premières, charbon, acier, engrais, aluminium, etc., circulent dans le cycle de la production, et de proche en proche, se transforment sans recours monétaire d'aucune sorte.

Seul compte le travail.

C'est parce que l'on peut aujourd'hui acheter ces matières premières ainsi que les usines et les champs, qu'il est possible d'assurer le pouvoir économique.

C'est parce que demain ces achats seront impossibles que le pouvoir économique sera également impossible.

Le droit régalien qui confère de nos jours un extraordinaire pouvoir aux mains des Etats, sera transféré aux travailleurs, à la société tout entière.

Qu'est-ce à dire ? Chacun aura-t-il le droit de battre monnaie ?

Le droit régalien en fait n'existera plus.

Ce sera un organisme de statistique, secondé, contrôlé et informé par les coopératives de production qui aura pour tâche d'établir les rapports mathématiques entre la circulation des richesses et celle des signes monétaires.

Les possibilités de formation d'un pouvoir quelconque seraient donc inexistantes.

D'autre part, l'égalité économique, source de toute justice, sera une infranchissable barrière aux tentatives de corruption.

Cette égalité économique ne signifie pas que chacun aura la même part d'un même produit, mais le même revenu social qu'il utilisera selon ses

goût et la quantité de produits disponibles.

Il est évident que les conditions monétaires, historiques, sociales, psychologiques, entraîneront le choix parmi des systèmes variés, laissant possible une perpétuelle évolution.

Néanmoins, il ne s'agit pas pour nous de légiférer, d'imposer des moyens, mais seulement d'apporter les preuves que la doctrine anarchiste est, non seulement applicable dans un avenir plus ou moins éloigné, mais immédiatement.

(Voir « Le Libéraire » du 3 sept. 1948.)

Eric ALBERT.

Le Cinéma

Le Chanteur de Leningrad

Il y a environ un mois que j'ai vu ce film. Or, je n'ai aucune mémoire. J'en parlerai quand même, comme je pourrais en parler encore dans 10 ou 20 ans, pour l'excellente raison qu'il n'y a rien à en dire :

Une chose seulement : un chanteur, un ténor extraordinaire comme je n'en ai plus entendu depuis Caruso. Et puis de la musique splendide.

Quelques gags amusants, et, en cherchant bien, une histoire d'amour tellement plate, tellement conventionnelle, tellement usée, qu'elle ne pourrait satisfaire la moindre jeune fille de pensionnat.

Les acteurs ont d'ailleurs tous l'air de s'ennuyer dans ce film qui n'en finit plus, qui se traîne lamentablement de lieux communs en lieux communs.

On n'a pas voulu, officiellement, faire de la propagande. On en a fait quand même. Et de la mauvaise.

Maintenant, nous savons qu'en U.R.S.S. un chauffeur de taxi peut étudier, s'il a du talent, et devenir un grand artiste.

Nous savons également qu'un simple employé de bureau peut exiger son admission dans une école supérieure pour devenir ingénieur.

Oui. Mais nous savons aussi, que là-bas, tout le monde est bon, honnête, loyal, travailleur, etc. Il n'y a plus de défaut, plus de passions, plus de haines, plus d'alousie.

Tout y est uniforme. Tout. Et c'est triste, lourd, artificiel.

C'est de la carte postale totalitaire.

Mais voilà que les soupçons pèsent sur trois collègues du speaker. C'est le commissaire de police, sur lequel je reviendrai, qui a trouvé ça !

Et dès lors, un sympathique trio de détectives-amateurs se forme, et se jette dans une enquête qui aboutira à la découverte... d'une bande de trafiquants d'armes.

Par contre la « queue de file » de l'inspecteur spécial à la sûreté du territoire est parfaite : guetle triste et sinistre tout à la fois et rigoureusement se plaque et envoie les autres à la hache, conforme à la mentalité de ce chef qui gère, comme tous les chefs.

Quant à notre chère Marguerite Moreno, est-il besoin de dire que là encore, elle se révèle comme la plus grande comédienne ?

Elle incarne Mémé Renaud, « chef de bande » de trafiquants d'armes. Dans la dernière scène, lorsqu'on l'arrête et qu'elle avoue ses crimes, elle est alors tragédienne. Et quelle tragédienne !

Et lorsqu'elle explique en trois phrases, le mobile de ses trois crimes : le doute, les peines, les regrets, on oublie qu'elle a tué, on oublie le meurtre crapuleux. C'est une scène inoubliable.

L'assassin est à l'écoute est un bon film, malgré quelques erreurs et quelques longueurs.

Et puis, il s'en dégage une morale : Sir Basil Zaharoff, trafiquant d'armes paté, qui causa la mort de quelques millions d'innocents a été fait baronnet par George V et commandeur de la Légion d'honneur par Clemenceau. Et Mémé Renaud « trafiquante d'armes » et qui ne fut que trois de ses complices, avait toutes les peines à ses trousses.

Il est vrai qu'elle n'était pas paté. LAMANIVELLE.

LES LIVRES

Algorithme

ALEXANDRE ARNOUX sort de l'ombre une figure étrange et passionnante, celle d'Evariste Galois, dit Algorithme, jeune génie brûlant, heurté, conspirateur, révolté, Jacobin emprisonné, émeutier, assoiffé de liberté et en même temps l'homme qui traça dans ses fulgurantes bégayantes les signes cabalistiques que cherchèrent à déchiffrer des générations de mathématiciens.

Cette double face — le perpétuel insoumis, rempli d'espérance, et le génie qui fut tellement en avance sur son temps que les plus savants de ses contemporains ne le comprirent pas ; ils n'étaient pas assez mûrs, cette ambivalence d'une jeunesse impétueuse nous saisit et ne nous lâche plus. Avec l'insoumission des hommes de son temps (la Restauration et la Dynastie d'Orléans), la perte des prodigieuses manuscrits, nous touchons au tragique.

Tout le mouvement du livre trouve son couronnement dans une scène nocturne où Algorithme, conscient de sa mort prochaine, jette sur le papier les parties de son œuvre : les fondements de la théorie des groupes. Nuit balayante, enfiévrée, des notes désespérées en marge : « Pas le temps, je n'ai pas le temps de démontrer. » L'aube inexorable qui s'avance...

Alexandre Arnaud nous propose la thèse d'un assassinat par provocation policière. C'est plausible. En tous cas, ce ne serait pas la première fois que la « société légale » aurait supprimé l'un des plus grands génies de tous les temps.

Un homme prestigieux, dépeint par un poète.

(*) Grasset, éditeur.

Classique de l'Anarchie

La Révolution

Il y a ceux qui croient à un bouleversement brusque de la société, faisant du jour au lendemain, table rase des institutions sociales. Il y a ceux qui, ayant la notion plus nette des choses, nous démontrent que la révolution que nous désirons ne sera que l'accumulation d'un grand nombre de mouvements destructeurs qui auront un jour, ici, jeté bas le rouage de l'organisation sociale, ici ou ailleurs réduit telle autre institution à l'impuissance.

Il y a ceux qui croient commencer la révolution et en voir le lendemain ; il y a ceux qui espèrent bien en saluer l'aurore, mais ignorent jusqu'à laquelle de ses phases il leur sera permis d'atteindre.

Ceux qui croient à la puissance des hordes de la révolution disent : « Qu'avons-nous tant besoin de discuter sur tel ou tel principe, occupons-nous donc de faire la révolution », et ils s'imaginent l'avancer ainsi, ne s'apercevant pas que le meilleur moyen de marcher à la révolution, c'est de stimuler l'évolution, en rappelant l'être humain à sa dignité, à la fermeté de caractère, susciter son initiative et sa volonté. Mais ceux qui ne se paient pas de mots, qui analysent les faits, tout en se rendant compte que la crise révolutionnaire est fatale, que, tôt ou tard, la marche des événements poussera la foule dans la rue, ceux-là disent : « La révolution ! bon ! nous savons qu'elle est inévitable, nécessaire, même, rien de mieux que de se préparer pour en mesurer l'ampleur lorsqu'elle éclatera, de lui rendre tous les fruits que nous en espérons ».

Mais cette révolution n'est pas une fée dont le pouvoir efficace doit agir par lui-même ; cette révolution ne sera que ce que nous saurons la faire, rendons-nous bien compte que rien n'est acquis, de toutes les nécessités qu'elle compte, afin que, le jour venu, nous ne soyons pas pris au dépourvu.

Jean GRAVE.

(L'Individu et la Société.)

Le héros véritable est celui dont la mort couronne une idée, non pas le but à qui un pays a dit : « La consigne est de mourir pour favoriser la vente des bonnets de coton chez un peuple lointain ».

JOSEPH PELADAN.

Etatisme, Anarchisme et Organisation

L'EDUCATION autoritaire et étatiste donnée à l'humanité civilisée a tellement abîmé les hommes que la plupart d'entre eux sont incapables de rien voir de positif dans la société humaine, sans l'intervention, et plus encore, l'initiative et la direction d'un pouvoir supérieur quelconque. Auparavant, quand la doctrine de l'Etat n'avait pas encore pénétré les esprits, quand l'Etat ne s'était pas encore constitué, l'église, autorité dominante et organisée, enseignait que l'Etat était la forme la plus parfaite des sociétés formées et avait pu subsister et se développer. Si une autre forme de pouvoir pouvait surgir, nul doute que ses prédicateurs, ses théoriciens et ses apologistes de toutes sortes n'enseigneraient exactement les mêmes choses.

Mais depuis Sismondi et Augustin Thierry, les historiens et les sociologues s'inclinent davantage à rechercher la vérité en dehors de toute idée préconçue. Ils n'y sont pas tous parvenus. Une partie d'entre eux, pourtant, a suivi le chemin qu'indiquait Kropotkin qui demandait qu'on étudie les sociétés humaines comme un chapitre de l'histoire naturelle, avec la même objectivité, la même absence de préjugés. Alors, apparaissent les autres facteurs que l'interprétation autoritaire de l'histoire avait négligés, ou écartés. Alors, apparaît la Vie.

Et la vie, c'est la lutte pour l'existence, par la production des objets nécessaires à son maintien. C'est la chasse, la pêche, l'élevage, l'agriculture, les échanges sous la forme de commerce de troc ou grâce à la monnaie, l'apparition des métiers, de l'industrie, c'est l'école, la recherche, l'invention, les techniques qui naissent depuis la première pierre grossièrement taillée jusqu'aux machines les plus modernes. La vie, c'est la constitution de groupements humains, la horde, le clan, la tribu, les gens, les communes du moyen âge, les fraternités, les amitiés, les fédérations de communes, les corporations de métiers. La vie, c'est l'apparition de l'art, depuis les dessins des grottes de la Dordogne, d'Altamira, du Hoggar, etc., jusqu'aux tableaux de Raphaël, de Rubens et de Renouart. C'est la première, la plus naïve, l'élevage, la fabrication, et aux poèmes d'Homère, le premier chant « sauvage » qui mène aux symphonies, la première sculpture d'un morceau de bois, qui mène à Phidias et à Rodin, le premier abri construit avec des feuilles, qui mène aux cathédrales bâties par les communes libres et les corporations des artisans.

Qu'a fait l'Etat dans tout cela ? Rien. Les facteurs de progrès, les éléments de la civilisation ont été l'œuvre des hommes, individus isolés et groupements d'individus, de l'esprit humain toujours inquiet, toujours tourmenté, toujours désireux d'aller au-delà de ce qui était acquis, de découvrir des horizons nouveaux, de perfectionner, d'inventer.

L'Etat de l'homme et les besoins de l'homme. Car nous n'oublions pas cet autre facteur essentiel du progrès. C'est le besoin qui a fait trouver l'élevage, l'agriculture, organiser les échanges et l'industrie, sillonner les mers, lancer les chemins de fer. C'est le besoin qui a fait inventer la roue et le collier de cheval. Le besoin et l'esprit, qu'on retrouve toujours et avec eux, l'association, la recherche, les connaissances acquises et transmises — mais non l'Etat.

Et voilà la conception essentielle, qui demanderait un livre copieux pour être amplement développée, de l'anarchisme.

L'anarchisme n'est donc pas la négation de la civilité, de l'organisation, de la société, mais la reconnaissance de la vie.

SEBASTIEN FAURE

L'HOMME, L'APOTRE UNE EPOQUE

par JEANNE HUMBERT

Pour hâter l'édition de ce livre, SOUSCRIVEZ !

Vous pourrez ainsi vous le procurer au prix exceptionnel de 130 francs, franco 152 au lieu de 180, prix de vente au public.

Mandats à Joulin Robert, 145, quai de Valmy, Paris (10^e). C.C.P. : 5561-76.

DE QU'EST L'ANARCHISME

BROCHURES

F.A. : Les anarchistes et le problème social, 15 fr. — P. Besnard : Le fédéralisme libertaire, 10 fr. — A. Bontemps : L'esprit libertaire, 5 fr. — Kropotkin : L'anarchie, son idéal, sa philosophie, 20 fr. — R. Roeder : De l'autre rive, 3 fr. — Y. Faurer : Réflexions sur un monde nouveau, 5 fr. — E. Rothen : La politique et les politiques, 20 fr. — Barbedette : Pour la justice économique, 10 fr. — M. Bakounine : L'organisation de l'Internationale, 5 fr. — Voline : La révolution en marche, 12 fr. — T. L. : La latéité, 12 fr. — A. Frank : La Corporation, 12 fr.

ETUDES

Voline : La révolution inconnue, 270 fr. — Bakounine : la révolution sociale, la dictature militaire, 165 fr. — Paul Gille : La grande métamorphose, 60 fr. — S. Faure : Mon communisme, 250 fr. — G. Leval : L'indispensable révolution, 160 fr.

SYNDICALISME

Monnaie : Ob va la C.G.T., 10 fr. — F. Pelloutier : Histoire des Bourses du Travail, 150 fr. — P. Deslisses : Les Bourses du Travail, 25 fr. — P. Besnard : L'éthique du syndicalisme, 75 fr. — Le Monde nouveau, 140 fr. — F.A. : Les anarchistes et l'activité syndicale, 15 fr. — E. Rotot : Le syndicalisme et l'Etat, 12 fr.

CRITIQUES SOCIALES

Rhillon : La ligne du progrès et l'interprétation marxiste, 3 fr. — E. Reclus : La peine de mort, 3 fr. — E. Reclus : Le mariage, 2 fr. — Proudhon : La justice poursuivie par l'Eglise, 350 fr. — La révolution sociale, 300 fr. — Lettres aux propriétaires, 300 fr. — Principes d'organisation politique, 300 fr.

— J. Dubois : Economie distributive, 75 fr. — G. Bechara : Le marxisme après Marx, 120 fr. — Claraz J. : La révolution prochaine, 75 fr. — E. Berth : Guerre des Etats et guerre des classes, 150 fr. — Du capital, aux réflexions sur la violence, 120 fr. — G. Sorel : Réflexions sur la violence, 200 fr. — L. Lardas (en espagnol) : La crise du socialisme, 80 fr. — La révolution et le socialisme, 100 fr. — J. Burnham : L'ère des organisateurs, 200 fr. — Ernest : La contre-révolution étatiste, 15 fr.

SYSTEMES TOTALITAIRES

C.A.A.B. : La Bulgarie, nouvelle Espagne, 25 fr. — David Roussel : L'univers concentrationnaire, 90 fr. — Les jours de notre mort, 400 fr. — A. Koester : Le zéro et l'infini, 200 fr. — Le Yochi et le commissaire, 180 fr. — Eugène Kégon : L'enfer organisé, 300 fr.

HISTOIRE

Lissagaray : Histoire de la Commune, 300 francs. — Kropotkin : La Grande Révolution, 40 fr. — Loriot : Les crimes de la concentration, 15 fr. — Gallier-Besnier : Mon Journal pendant l'occupation, 140 fr. — Mon Journal depuis la Libération, 110 fr. — Mon Journal pendant la drôle de Paix, 140 fr. — Les Trois Héros, 120 fr. — Le Grapouillier : Histoire de la guerre (fasc. 1) 250 fr. (fasc. 2), 250 fr. — S. Faure : Sacco et Vanzetti, 5 fr.

ESSAIS - PHILOSOPHIE

H. Ryner : L'Amour Plural, 50 fr. : Les apparitions d'Abgverus, 60 fr. : La Vie éternelle, 50 fr. : Chérisseur, 120 fr. : Dans le Mortier, 120 fr. : Amant ou tyran, 120 francs : Songes perdus, 120 fr. : La Soutane et le Veston, 120 fr. : Bouche d'Or, 120 fr. : Le Sphinx Rouge, 120 fr. : Les Esclaves,

ciété. Il est, au contraire, une affirmation supérieure de cette civilité, de cette organisation, de cette société. Il ne nie pas la supériorité intellectuelle, car il sait que toujours, même au sein des sociétés progressistes, les minorités ont été les éléments stimulants du progrès. Il sait que dans la science, dans l'art, dans le domaine de la pensée, dans les inventions techniques, dans la lutte pour la liberté, toujours des individualités se sont avancées sur leur époque, et que lui-même s'avance sur le régime. Mais ces individualités ont influé heureusement dans la mesure où elles ont apporté, pour servir l'humanité, le fruit de leurs recherches, de leurs méditations, de leurs découvertes et de leurs inventions. Pas en s'imposant.

L'anarchisme n'est donc pas la négation de la société. Il se refuse à confondre la société et l'Etat. Aujourd'hui même, malgré l'empêchement croissant des institutions étatiques sur la société, celle-ci est encore, dans ses neuf dixièmes, le résultat des activités libres, et coordonnées des hommes.

L'économie libérale a vécu, certes, mais le principe du libéralisme en soi, reste valable. Le « laissez faire, le laissez passer » de l'école de Quesnay et des physiocrates traduisait, on le sait, les conclusions d'une longue enquête qui avait prouvé à leurs auteurs que l'Etat n'intervenait pas dans la production et la distribution des richesses, celles-ci s'accroissaient, tandis que quand il intervenait, elles diminuaient, et la misère publique augmentait.

Débarassée de l'exploitation de l'homme par l'homme, et complétée par une large conception de l'association, la théorie du libéralisme serait la nôtre. Création par l'initiative des hommes, s'organisant selon la pression des besoins, coordonnant leurs activités au fur et à mesure que l'enchevêtrement de la vie et sa complication imposent l'étendue des relations. Car la liberté n'exclut pas l'organisation. Proudhon et Bakounine affirmaient, au contraire, que par l'union avec ses semblables, l'homme augmentait sa liberté, car il augmentait son pouvoir sur la nature, et ses possibilités de bien-être et de jouissance. Et la liberté est la possibilité de réaliser. La liberté de ne rien faire est la mort.

L'anarchisme est donc une conception avancée de l'humanité, au sens philosophique du mot. Dans l'ordre pratique de la vie, il est le développement de l'organisation en marge de l'Etat, qui a été la réalisation dominante de l'histoire humaine. Il ne suppose donc pas l'élimination de cette organisation, mais de sa forme autoritaire, qui, si elle peut rendre quelques services par l'ordre qu'elle impose, a fait, en tuant la liberté, en organisant ou en défendant l'exploitation de l'homme par l'homme, en provoquant tout au long de l'histoire, des guerres sanglantes, en annihilant, du moins en partie, le sentiment de la dignité, de la responsabilité et de l'initiative individuelles, a fait, et continue de faire un mal énorme, fausse le sens de la vie, et conduira, finalement, l'humanité à néant.

Quand nous défendons le socialisme libertaire, nous voulons donc, non pas seulement réaliser un principe de justice, éthiquement justifié : nous voulons aussi une nouvelle renaissance de la civilisation, une nouvelle étape de l'humanité. Si, au moyen âge, la société était écrasée par la féodalité et par l'Eglise, au vingtième siècle l'humanité est menacée par l'emprise vorace de l'Etat. Mais nous savons que, à côté de cette emprise, d'innombrables institutions d'entraide se sont constituées et se constituent chaque jour. Nous voyons que l'esprit d'initiative, de libre association — qui n'empêche pas les coordinations nécessaires, — se manifeste tenacement, nous savons d'innombrables sociétés de tourisme — syndrats, coopératives, associations familiales, culturelles, sportives, d'élevage, de chasseurs, etc., etc., et même les organisations industrielles patronales et celles des exploitants agricoles prouvent surabondamment que la vie continue de s'organiser en marge de l'Etat.

Et c'est sur ces faits que nous fondons notre affirmation de la possibilité d'une société sans Etat, sans appareil autoritaire, oppresseur et exploiteur, sans « croissance parasitaire » d'aucune sorte.

Gaston LERAT.

Le mariage fait des cocus et le patriotisme des imbéciles. PAUL LEAUTAUD.

Technocrates et Sociologues

De distingués sociologues des deux continents se sont réunis, du début du mois de juin, au cours d'une Semaine de Sociologie de trois jours, pour parler sur le thème « Industrialisation et technocratie ».

Avec le sérieux inquiet des gens qui se prennent au sérieux, avec cette courtoisie machiavélique (sous prétexte d'impartialité) des hommes de science, ces très honorables savants, ont, pendant trois jours, tourné autour du pot, déversant des flots d'injures assez peu scientifiques sur leur confrère James Burnham, et ergotant pour savoir si les techniciens étaient des technocrates, si les technocrates formaient une classe...

Pourant Burnham (quelle que soit par ailleurs sa valeur morale) a eu le mérite dans son livre fameux « L'ère des organisateurs » de poser le problème avec quelque clarté.

Qu'est-ce donc qu'un technocrate ? Je crois qu'on peut sommairement le définir comme étant celui qui, sous prétexte de connaissances techniques, prétend gouverner d'autres hommes. Or, il faudrait être aveugle pour ne pas constater avec Burnham que, par le double développement des Etats et des techniques directoriales, la puissance des technocrates a simplement augmenté depuis quelques années. Le phénomène est général et se retrouve dans le capitalisme organisé à la mode américaine (New Deal), dans l'Europe occidentale dirigée et « nationalisée », dans le planisme soviétique et, naturellement, dans les défunts régimes hitlériens ou musoliniens.

Technocratie américaine

La TENDANCE à la prise du pouvoir par les technocrates avait atteint son apogée dans ces deux derniers régimes. Aux U.S.A., le phénomène est sous-jacent, volé par un perpétuel chassé-

croisé entre politiciens, universitaires, capitalistes militaires, techniciens, etc. « Les élèves des Universités Américaines », lit-on dans « Une Semaine dans le Monde », — sont rapidement admis à des postes importants. Ils forment l'Etat-Major des grandes sociétés, de l'Armée et de l'Administration pléthorique de Washington. Ils se retrouvent les uns et les autres à travers les multiples contacts à ces postes différents, ce qui explique l'incroyable mélange de carrières étrangères et de devenir ensuite un banquier d'affaires, M. Hoffman, président de la Studebaker, est nommé gérant du plan Marshall, le général Eisenhower, président de l'Université Columbia... Le pays tout entier se trouve embrigadé comme il ne l'avait jamais été auparavant. Avec le prestige de la victoire, la nouvelle oligarchie se trouve maintenant fortifiée dans ses positions.

Technocratie soviétique

En Russie, le rôle des techno-bureaucraties a été renforcé par la volonté de planification.

Mais sous l'égide du Parti communiste qui détient le pouvoir sacerdotal, militaire et policier, la situation des directeurs de la production reste servile, c'est le sort des producteurs en général dans l'Etat totalitaire.

Le contrôle ouvrier que les travailleurs avaient conquis lors de la révolution leur a été retiré au profit des spécialistes plus « qualifiés ». L'inégalité des salaires enfin marque l'importance que l'on attache à la compétence et au mérite des techniciens.

Le parti est une caste sacerdotale. La

NOS 5.000 FRANCHES

ANSI, le défunt gouvernement Schuman nous a légué par décret un héritage de 2.500 francs par tête de pipe, à percevoir avant le 11 septembre et à débiter au compte des mois de juillet août — soit 1.250 francs pour chacun de ces mois de congés payés. Il s'était même engagé, juste avant de disparaître, à revoir cette prime de 1.250 fr en septembre pour la déterminer en fonction du prix du kilo de viande, celle-ci devenant le nouvel étalon-or et le repère économique de ces messieurs. Nos édiles en ont tout de suite profité pour enrichir le vocabulaire académique d'un nouveau mot — prix pilote — et ce substantif nouveau a fait penser à quelques syndicalistes de bonne foi que les hommes alors au pouvoir avaient adopté le principe de l'échelle mobile des salaires. S'ils avaient quelque peu réfléchi, ces braves gens, ils se seraient rendu compte

Le malade agonise

(Suite de la 1^{re} page)

l'autre pôle, les socialistes veulent faire payer le peuple sans avoir l'air de faire payer le peuple. Ils sont suspendus aux dispositions électorales et syndicales des travailleurs. De là, on peut déduire tous les renversements ministériels possibles et imaginables. On se rend la politesse.

Le thème est le même, disons-nous. Car une loi d'airain pèse sur la viabilité de toutes les combinaisons : IL N'EST POSSIBLE AUJOURD'HUI DE SAUVER LE REGIME CAPITALISTE DEMOCRATIQUE QU'EN FAISANT PAYER LE PEUPLE. Le coffret démocratique de l'abandonne ne pourra plus jamais ouvrir : la combinaison est faussée. Dans un pays appauvri, comment pourrait-il en être autrement ?

Cette loi inexorable, c'est la condamnation du parti socialiste, parti qui vit de l'amélioration des conditions de vie des travailleurs dans le régime capitaliste-démocratique. C'est pourquoi le P.S. est un cadavre en puissance. C'est aussi dans une certaine mesure la condamnation des démocrates-chrétiens.

Queuille cherche à masquer la condamnation du régime aux yeux des travailleurs. Nous aurons 80 milliards d'impôts nouveaux, mais on s'attachera aux margoulins de la viande. On cherche à créer une psychose de la viande. Pour chaque franc d'impôt nouveau, on nous fera peut-être bénéficier d'une baisse de quelques centimes sur la viande. Mais la viande n'est pas tout, Monsieur Queuille ! Nous n'aimons pas les escamotages !

Les socialistes aussi recherchent un escamotage élégant. Les impôts portent surtout sur la production, ont-ils décidé. Ainsi, les socialistes évitent l'écueil des impôts indirects, capables de les discréditer définitivement aux yeux des travailleurs. Mais qui empêchera les producteurs d'augmenter les prix en fonction des impôts qu'ils paient ?

Monsieur Queuille, notre radical ministre des Finances ? Les socialistes savent bien que non. Mais ils se lavent par avance les mains : « Ce n'est pas notre faute si le capital augmente les prix ! »

Et ce chiffre de 80 milliards, ne vous rappelle-t-il rien ? N'est-ce pas celui qui correspondait aux vœux du défunt Paul Reynaud ? Ne correspond-il pas au trop fameux PLAN REYNAUD ?

En fait, c'est toujours la même chose qu'un moyen plus sûr de nous faire suer et payer... par la dictature. Il nous faut dès maintenant nous orienter vers la solution révolutionnaire, qui n'est ni celle du profitariat de Thorez, du fascisme de de Gaulle, de la démocratie chancelante. C'est celle de l'auto-gouvernement, de la société libertaire ; elle est loin de nous, mais il vaut bien la peine d'essayer pour une fois de sortir définitivement de la gabegie et de la misère.

MICHEL.

CETTE SEMAINE nous vous conseillons :

- Pierre KROPOTKINE
La morale anarchiste.
Aux jeunes gens.
Le Gouvernement représentatif.
Les Prisons.
L'Organisation de la vindicte appelée Justice.
Elisée RECLUS
L'Anarchie.
BAKOUNINE
L'Organisation de l'Internationale.
VOLINE
La Révolution en marche.
Ch. FOYER
Réflexions sur un monde nouveau.
Etienne de la BOETIE
De la servitude volontaire.
ENRICO MALATESTA
En période électorale.
Paul GILLE
Anarchie ou anarchisme.
MICHAUD
Jésus et le communisme anarchiste des premiers chrétiens.
LUX
Les morts glorieux.
A. FRANK
La corporation.
H. MANZONI
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité.
Cahiers de Terre libre
La laïcité.
Le lot de brochures franco : 200 fr.
C.O.P. 55.661-76 R. Joulin.

que l'os lancé par le Maître dans la gueule ouverte de ses chiens affamés ne correspond aucunement à ce que ceux-ci espèrent confusément. Cette prime de vie chère ne réduit en effet que de très peu l'écart existant entre les salaires et les prix, fossé qui n'a fait que se creuser sans cesse davantage depuis les grèves manquées de novembre-décembre 1947. Et pourtant, elle a eu le don de calmer certains mécontents. Les autres, en militants syndicalistes politiques, sachant bien que ce n'est pas « ça » qui résoudra la question sociale, que le prix du kilo de viande est fluctuant au gré des gouvernements, tentent sous le masque du désintéressement le plus complet d'exploiter la colère ouvrière du moment à leurs fins idéologiques particulières.

Nous ne nous faisons pas, ici, beaucoup d'illusions quant à l'unité la base réalisée ces jours derniers par les militants de toutes les centrales syndicales. Cette révolte des vivants est une révolte des ventres, non des cerveaux. Elle puise sa force dans la faim et l'inquiétude, et amène de curieuses alliances et de radicaux envenimés. Disons de suite que cette unité est factice, qu'elle n'est pas la nôtre, parce qu'elle n'a pas pour but de résoudre le problème social dans son intégralité, parce qu'elle s'attache à conserver malgré tout un système qui démontre aujourd'hui d'une façon péremptoire qu'il a fait faillite, parce que les chefs traités sont encore ceux que l'on écoute, à qui l'on obéit.

Et d'abord, qu'est-ce que cette augmentation de 2.500 francs ? Qu'est-ce qu'une pareille somme en regard du coût de la vie ? Ne voit-il pas que les organes directeurs des centrales syndicales expriment leur mécontentement parce que la prime n'est pas hiérarchisée ! De qui est moque-t-on et pour qui nous prennent-ils tous ?

Ce qu'il nous faut, c'est 5.000 francs, immédiatement et non hiérarchisés. Cela compensera en une certaine mesure le renchérissement de la vie et permettra à l'ouvrier de voir quelque peu augmenter son pouvoir d'achat. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : rétablir le pouvoir d'achat de l'ouvrier.

Depuis un an, les patrons, grâce aux hausses consenties par les ministères intéressés, ont réalisé de tels bénéfices qu'il est possible de limiter suffisamment la hausse qui provoquerait cette prime. Il suffit que ces messieurs réduisent un peu les bénéfices scandaleux qu'ils réalisent alors que le peuple supporte tous les frais d'une politique désastreuse. Il suffit de vouloir et d'agir. Réclamer partout les 5.000 francs non hiérarchisés et, pour que cette augmentation soit profitable, exiger immédiatement l'échelle mobile des salaires et de la prime des 5.000 fr.

La C.G.T. donc se prononce pour la mise à l'index de 3.000 francs par mois et hiérarchisée.

Les centrales se veulent démocratiques et agissent de telle sorte que l'écart entre catégories de travailleurs ne fasse qu'augmenter. Digne exemple d'un syndicalisme qui se meurt en se disant égalitaire et qui, en fait, creuse plus profond le fossé séparant les diverses catégories de la société. Les centrales non communistes, par mimétisme, calquent leur attitude sur celle de la C.G.T. communiste et font en sorte que la technocratie prenne plus, peu à peu, la même importance et la même place qu'en U.R.S.S. Ce faisant, elles signent leur arrêt de mort. Ce n'est pas nous qui les plaindrions, mais qu'en pensent les travailleurs ? Accepteront-ils longtemps cette fragmentation de leur classe ? Préféreraient-ils voir quelques-uns d'entre eux jour après jour l'immense masse crève de misère ? N'aurait-ils pas le sens, sauveur qui fera se sauver ensemble ouvriers et techniciens ?

J. BOUCHER.

Otez l'armée et vous ôtez la guerre.

VICTOR HUGO.

Technocrates et Sociologues

(Suite de la 3^e page)

technocratie lui est intérieure, c'est le Tiers-Règne.

Dans les démocraties occidentales, sans même parler des nationalisations ou de la bureaucratisation du type « Sécurité Sociale », il est à peine besoin de rappeler que les leviers de commande sont bien plus aux mains des inamovibles bureaucrates des Ministères que dans celles du Ministre lui-même.

Les technocrates forment-ils une classe sociale ?

Est-ce à dire que les technocrates forment une nouvelle classe sociale soudaine et uniforme dans le monde entier ? Etant donné la difficulté, du point de vue sociologique, de définir la notion de classe, la question semble mal posée. En tout cas, on peut dire que les « groupements » de techniciens de divers pays présentent des points communs. Ce sont des groupements oligarchiques aux activités souvent mystérieuses. Ils occupent une situation PRIVILEGIEE tant au point de vue matériel qu'au point de vue du prestige et de l'ascension qu'ils exercent sur leurs semblables. En toute occasion, ils manifestent leur appétit de pouvoir économique et politique et ils ne manquent pas de tentation pour abuser de leur fameuse compétence. Peu à peu, chez eux, une idéologie de caste, une idéologie de l'élite, s'affirme, que ce soit chez les anciens polytechniciens, chez les Controt, les Soustelle, les Henri De Man, les Howard Scott ou les Burnham. Enfin, et ceci est très grave, ce sont eux qui, lors des guerres et des révolutions, ont le plus de chance de survivre. On a besoin d'eux, ils sont tabous, on les protège, on les amnistie, tandis que les non-compétents, les non-spécialistes payent les pots cassés.

Technocrates et Anarchistes

Ainsi, si l'on abandonne le point de vue spéculatif pour des choses plus pratiques, si l'on ne raisonne plus en savant mais comme l'homme de la rue qui a quand même quelque chose à dire, on s'aperçoit que le danger existe, d'autant plus grave qu'il est souvent voilé. Nous autres anarchistes nous n'avons pas attendu Burnham ou les congrès de sociologie pour signaler cette nouvelle forme camouflée de l'autoritarisme oppresseur et pour lutter contre elle.

Peine perdue nous dira-t-on. Vous êtes bien forcés d'accepter l'industrialisation et la technique.

Bien sûr, nous acceptons la machine, car la machine peut contribuer à la libération de l'homme. Bien sûr nous acceptons le technicien. Tout travailleur n'est-il pas un technicien ? Ce que nous refusons c'est le taylorisme, le fordisme, le système Beaudou ou le stakhanovisme qui asservissent l'homme à la machine ; ce que nous n'ac-

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
L'usine aux ouvriers — La terre aux paysans

Pour un Syndicalisme étudiant

ETUDIANTS ! Le prix des repas d'étudiants à Paris va passer de 50 à 70 francs ; les prix des chambres ont fait un bond analogue, les bourses ne sont pas payées, faute de crédits. A la veille de la rentrée, la situation des étudiants s'annonce catastrophique. Pendant que les prix montent et que les gouvernements bavardent, pendant que des tas de parasites font leur beurre, nous, les « économiquement faibles à revenus fixes » (et quels revenus !), nous faisons les frais de la farce.

On nous a démagogiquement promis la Sécurité Sociale. Mais ce qu'on nous donne d'une main, on nous le reprend de l'autre. Belle consolation de savoir que nous serons soignés gratuitement. Mais nous aimerions aussi ne pas crever de faim ! Et nous crevons de faim pendant que le luxe s'étale, que les mandataires des Halles et autres marchands de bestiaux font flamber les prix, que les gouvernements jouent à cache-cache et les militaires à la petite guerre.

Nous sommes en état de légitime défense. Défendons-nous, groupons nos efforts. Ne comptons pas sur le Parlement, mais sur nous-mêmes. Passons à l'action directe comme surent le faire, à l'époque héroïque, nos prédécesseurs.

L'heure est venue d'un syndicalisme étudiant, actif, dynamique, violent à l'occasion. Notre patron à nous, c'est l'Etat. Nos ennemis, ce sont les affameurs et les profiteurs de tous poils. C'est contre eux et contre l'Etat que nous devons agir. Nos moyens sont faibles, mais nous avons notre jeunesse et notre dynamisme. Nos monômes pacifiques peuvent se transformer en expéditions menaçantes contre le Parlement ; nos manifestations du Quartier Latin débordent jusqu'aux Halles et à la Villette. Osera-t-on agir contre nous, si nous occupons les locaux inhabités, si, parce que nous ne mangeons pas à notre faim, nous refusons d'aller faire les pîtres à la préparation militaire ?

Nous avons bien d'autres façons de réagir contre la vie chère. Augmentons le nombre des « communautariennes-maisons-closes » ; participons, comme à Lyon, à la gestion des maisons et des restaurants d'étudiants, mettons sur pied des organismes coopératifs pour l'impression des cours. Voilà des tâches constructives qui s'offrent au syndicalisme étudiant. Ne perdons pas de temps, secouons nos associations, groupons-nous, et, dès la rentrée, passons à l'action.

Un groupe d'étudiants libertaires.

Le Cercle Libertaire des Etudiants reprendra son activité en octobre. En attendant, les copains étudiants peuvent venir aux réunions du Groupe du V^o, le vendredi soir, à la Mutualité. Correspondance CLE c/o SPRI, 8, rue Danton, Paris (6^e).

Bagarre de Statistiques

Le titre de cet article pourrait être, en style plus vert : « De l'art et de la manière de plumer la volaille ». Nous nous pencherons tout à tour sur les statistiques agricoles et industrielles les plus récentes pour en extraire « la substantifique moelle » et nous laisserons pour une fois nos lecteurs conclure d'eux-mêmes.

AGRICULTURE

Les chiffres qui suivent sont officiels, reconnus à la fois par le ministère de l'Agriculture, l'O.N.I.C., la C.G.A. et une foule d'organes syndicalistes agricoles. De 1947 à 1948, le barème des récoltes s'établit ainsi :

	1947	1948
	(en quintaux)	
Blé	32.660.000	72.447.000
Orges	11.227.000	12.270.000
Avoine	28.133.000	36.618.000
Seigle	3.842.000	6.229.000

Soit, en gros, une récolte de 130 millions de quintaux en 1948 contre une récolte de 75 millions de quintaux en 1947. Nos lecteurs se rappellent que les statistiques officielles sont établies sur le chiffre de 16,5 quintaux à l'hectare ; or nous constatons, aux dires des producteurs eux-mêmes, qu'en Beauce le chiffre REEL et ACTUEL sur lequel il faut tabler est de 25 quintaux à l'hectare, en Seine-et-Marne de 27,5 et dans le Nord de 33 (!). Partout — sauf dans le Midi, où les récoltes sont légèrement inférieures à ce que l'on était censé espérer — la récolte moyenne des années 1947-48 est supérieure à la moyenne des années 30-39 s'élevait à 1.982.000 quintaux.

Ces simples données renferment tout un programme. Les céréales primaires et secondaires PAIENT grâce au marché noir. Les hoberaux et gros exploitants se succèdent à en ne versant qu'une faible partie de leurs récoltes au ravitaillement officiel. Ils produisent PLUS qu'avant la guerre et livrent considérablement moins et libèrent ou pas libéré des prix agricoles ne résoudre pas la question car le problème est insoluble dans la conjoncture actuelle. Les intermédiaires n'étant pas touchés et n'étant pas près de l'être — et les hoberaux et autres maugnonnés étant laissés pratiquement libres de faire ce que bon leur semble, c'est encore, comme toujours, le consommateur des villes qui supporte les frais de la gabegie gouvernementale.

INDUSTRIE

Dans cette branche d'activité, les comptes rendus sont aussi nets que dans la branche précédente. Glanons dans les bilans publiés par les sociétés dans des organes techniques.

La société Progil, la production de 1947 est supérieure de 25 % à celle de 1938 ; le chiffre d'affaires de 1947 de-

passé de 50 % celui de 1946 et le président des actionnaires a le cynisme de déclarer que « l'augmentation du chiffre d'affaires est due surtout à l'augmentation de l'activité de la société, car au cours de 1947, le problème des prix n'avait pas encore reçu de solutions satisfaisantes ».

Résultat : de 350 millions de capital nominal on passe à 600 millions par incorporation des réserves (370 millions) et émission d'actions.

(Sur qui ont-ils fait ces réserves ?)

2. — A la Compagnie des Messageries maritimes, devenue Nouvelle Société mixte compagnie des Messageries maritimes, l'apport de l'ex-société est de 6.955 millions. Le nouveau capital nominal ayant été fixé à 4 milliards, c'est donc 2.955 MILLIONS QUI ONT ETE DISTRIBUES EN PRIME D'EMISSION.

3. — Augmentation du capital nominal aux Distilleries Réunies de Bretagne et Normandie (49.200.000 fr. à 59.490.000 francs).

Draco pour Félix Potin (75 millions à 200 millions).

Aux Salines de Djibouti, doublage des actions.

Aux Hauts Fourneaux de la Chiers, doublage également des actions avec DISTRIBUTION GRATUITE de 840.000 actions.

Aux Transports Urbains et Ruraux, ON ATTRIBUE 3 ACTIONS POUR UNE ANCIENNE.

Etc. etc.

Et pour les curieux que la chose intéresserait, signalons que les titres à 4 % de la S.N.C.F. Midi portent le nom de « Tranche américaine ».

Terminons ce sévère mais instructif article en rappelant que « le niveau de production est à 120 % de celui d'avant-guerre, le niveau des salaires est au coefficient 8, le niveau des prix au coefficient 16,8. On constate donc que, par rapport à l'avant-guerre, le pouvoir d'achat des salaires a diminué de plus de moitié ». Disons également, puisque nous sommes dans les chiffres, que le montant total des salaires se situe entre 1.700 et 1.800 milliards alors que le montant total des profits capitalistes atteint 2.800 milliards auxquels il faut ajouter les profits cachés des exploitants agricoles.

La conclusion n'est guère difficile, n'est-ce pas mes camarades ?

NORMANDY.

Velléités ouvrières

(Suite de la 1^{re} page)

En même temps que les travailleurs se tâtent les muscles et s'entraînent à un galop d'essai, ils demandent — on leur fait demander — la fabrication d'une nouvelle chemise de force.

A qui fera-t-on croire que la revendication d'un gouvernement « vraiment » démocratique correspond aux intérêts des travailleurs ? Semblable gouvernement ne peut être le résultat d'une poussée ouvrière, ni être son expression. Il ne peut être d'une entente entre les deux impérialismes, le russe et l'américain. Et si cet accord est peut-être en train de se réaliser à Moscou, il aura comme résultat la cessation de toute agitation sociale en France, avec la présence des staliniens au pouvoir pour aider à museler les rebelles.

Si l'accord ne se fait pas une période déterminée entre les deux Grands, à qui fera-t-on croire que les communistes pourront imposer leur entrée dans un gouvernement ?

En réalité, toute l'utilisation de l'agitation sociale par les staliniens vise à donner une arme supplémentaire à Molotov, pour ses conversations avec les trois ambassadeurs occidentaux.

Sur le plan intérieur, il n'y a pas de dilemme de Gaulle ou Thorez. Il n'y a qu'une alternative : réaction (qu'elle vienne de Gaulle, Reynaud, Schuman ou Blum, des politiciens ou des techniciens), ou poussée audacieuse, lucide, conquérante du prolétariat. Le parti communiste ne tentera plus rien de décisif, si ce n'est le jour où l'Armée Rouge se mettra en marche.

Pourtant, les travailleurs bougent, et les pactes d'alliance dans les usines, dans les localités, même truqués, même faussés, même truqués, correspondent à une première réaction de défense de la classe ouvrière.

Les grandes centrales freinent ce mou-

vement bien plus qu'elles ne l'encouragent. Y compris la C.G.T. Car si elle voulait lâcher les rênes, l'interrégime ministériel se mettrait à peu près pour imposer dans une situation confuse et embarrassante, la claire volonté prolétarienne.

Les travailleurs savent ce qu'ils veulent, ils veulent l'échelle mobile, ils veulent échapper au carcan d'une fiscalité absurde et inutile, ils ne veulent pas payer l'armée ni les guerres coloniales, ils veulent l'élimination des trafiquants.

C'est l'exploitation de ces réflexes qui donne encore un semblant d'influence aux partis populaires, S.F.I.O., M.R.P. et P.C.

Mais c'est dans la mesure où les travailleurs espèrent encore dans ces partis et dans les directions syndicales qui sont solidaires ou complices de ces partis, qu'ils seront battus. C'est parce qu'ils n'engagent pas la bataille sur le strict plan de la production, face aux patrons, et sans tenir compte d'un gouvernement fantôme, qu'ils sont victimes eux aussi de l'impuissance parlementaire.

*
« Force Ouvrière » a fait donner ses

Vient de paraître ! L'INDISPENSABLE REVOLUTION

de Gaston LEVAL

(Robert LEFRANC)

Ce livre, attendu par tous, est en vente au « Libertaire ».

Un volume, 285 pages, 160 fr. ; franco 182 francs.

Le Gérant : M. JOYEUX.

IMPR. Centr. du Croissant, Paris-20.

militants de gauche, Roger Lapeyre et Lafond. La centrale ex-confédérée en avait besoin, car les salaires commencent à en avoir assez et par-dessus la tête, des Jouhaux, Bouzanquet et Botheau.

Tous les syndicats ex-autonomes se demandent dans quelle galère et au milieu de quelle loi réformiste-gouvernementaliste ils se sont placés. Et comme ils représentent la fraction combattive de F.O., ils ont été contents d'entendre les paroles nettes de Lafond à la place du ranton endormeur du pape Léon !.

Il y a en effet, des remarques fort justes dans les propos de Lafond. Quand il accuse les communistes de double jeu par exemple. Quand il dit que la répartition des produits alimentaires est payeuse et partant coiteuse. Quand il dénonce le fardeau écrasant des dépenses militaires. Quand il dit que le syndicalisme demeure la seule force authentiquement démocratique.

Mais Lafond ne précise pas s'il attend d'un gouvernement, d'un nouveau ministère, d'une majorité renouvelée, l'application de ces mesures, ou s'il espère que la classe ouvrière et ses syndicats vont s'atteler à cette besogne. Pour nous, c'est cependant le problème essentiel. Ou on croit en soi-même, ou on croit en la conscience des députés et conseillers, et on mise une fois de plus sur l'impuissance parlementaire. Ou on appelle comme militant ouvrier et révolutionnaire le prolétariat à engager la bataille pour imposer, avec ses organisations et avec ses moyens propres, l'augmentation des salaires, l'organisation d'un circuit distributif enfin débarrassé de tous les parasites, et le refus de payer les impôts.

*
Dans l'immense désordre actuel, que nos bons gouvernants appellent l'ordre, nous avons un rôle essentiel à jouer.

Les velléités ouvrières existent. Un programme pratique et audacieux s'esquisse dans la plupart des esprits prolétaires. La division syndicale elle-même, faisant tomber les régimes de peur qui existaient au sein des appareils monolithiques, et mettant à nu les défauts de toutes les centrales, peut provoquer, sur le plan professionnel, sur le plan de l'entreprise, sur le terrain strictement ouvrier, un regroupement autour des points essentiels. L'action des noyaux révolutionnaires dans les syndicats, et sur les lieux du travail, devient importante, prépondérante. Le moment des initiatives hardies, mais réfléchies, est venu.

En juin 1936, les anarchistes furent les premiers à participer et à propager l'idée de grève avec occupation. Et l'idée, parce qu'elle correspondait effectivement aux velléités ouvrières, se répandit et fut mise en pratique dans tout le pays.

Nous ne sommes pas en juin 1936, mais en septembre 1948, dans un pays ruiné et non plus dans un pays de prospérité. A la revendication immédiate doit venir s'ajouter l'organisation effective pour faire aboutir le contrôle ouvrier de la production et de la distribution, pour donner le coup de grâce aux démenées militaires et colonialistes d'une bourgeoisie décadente.

Le torrent du mécontentement populaire ne doit pas aller se perdre dans les canalisations étroites des partis et des clans, il faut qu'il balaye largement le régime et creuse son lit nouveau.

S. PARANE

Réunions Publiques et Contradictaires

Fédération Anarchiste

- 2^e REGION
● PARIS, 5^e et 6^e. — Palais de la Mutualité (Métro : Maubert-Mutualité, Salle C.G.S., 2^e étage).
Le vendredi 17 septembre à 20 h. 45
La classe ouvrière est en danger, comment vaincre le péril ?
8^e REGION
● LYON. — Libre Examen, 71, rue de Bonnel.
Le samedi 18 septembre à 16 heures
Retour d'Allemagne, La vie quotidienne et le comportement de la population allemande
Orateur : LADET
11^e REGION
● BEZIERS. — Salle de la Maison du Peuple.
Le samedi 18 septembre à 21 heures
L'unité ? Oui, mais laquelle ?
Orateur : FONTAINE, Secrétaire Général de la F.A.
- CARCASSONNE. — Salle des Fêtes de la Mairie.
Jeudi 16 septembre à 21 heures
Rien ne va plus ! Que faire ?
Orateur : FONTAINE, Secrétaire Général de la F.A.
- NARBONNE. — Salle du Bar du Commerce.
Le vendredi 17 septembre à 20 h. 45
La crise actuelle. La position des Anarchistes
Orateur : FONTAINE
- 12^e REGION
● MARSEILLE (F.L.). — Bar Artistic, 8, cours Thierry.
Vendredi 17 septembre à 20 h. 30
Ce que veulent les Anarchistes